

L'horreur au féminin

# Portrait d'une gynéphobie

LOÏC DARSES

Sang, viscères, spasmes, lésions, torture, boyaux, chair, viols et brûlures : autant de mots qui expliquent tout aussi bien la popularité du cinéma d'horreur que sa mise à l'index. Mais que l'on soit admirateur du genre ou non, il convient de reconnaître qu'à première vue, il est possible de considérer ce dernier comme mineur, voire dédaignable. Contrairement à cette idée généralement reçue, il est néanmoins de première nécessité, ne serait-ce que pour son importance sociologique, de jeter sur ce cinéma le second regard lucide et critique qu'il mérite, ou plutôt, qu'il commande. Puisqu'en soi, le film d'horreur est plus qu'un simple divertissement cherchant à faire frémir ceux qui le contemplent, il renvoie directement aux peurs que nous partageons tous. Véritable cauchemar de meute, cicatrice des blessures communes, le cinéma d'horreur, ainsi projeté sur grand écran soir après soir, est pour ainsi dire le miroir de ce qui terrifie la société moderne. Tout comme le rêve le fait pour l'individu, ce mouton noir du septième art permet d'exorciser les démons de la collectivité en évacuant ses malheurs du quotidien.

Mais la catharsis collective que constitue ce cinéma où se côtoient les figures les plus horrifiantes de la psyché humaine n'est-elle réellement utilisée qu'à des fins thérapeutiques ? Est-ce vraiment le simple reflet objectif de nos craintes intérieures ? Non, puisque c'est en mesurant l'ampleur des séquelles que peut laisser le film d'horreur qu'il devient possible de comprendre les mécanismes qui le régissent. Alors que dans la majorité des cas, c'est sous prétexte de distraire le spectateur à coups de machette et de scie tronçonneuse qu'il est utilisé pour réprimer et opprimer en imposant de tristes diktats, la plupart du temps xénophobes, homophobes, sexistes et puritains. Employé comme le miroir déformant des phobies collectives, le cinéma d'horreur subjugue, exalte et nourrit ainsi des angoisses qu'il devrait pourtant apaiser. Ce qu'il fait au profit de l'ordre qui le chapeaute et derrière lequel il se range. Un ordre patriarcal, où c'est encore l'homme blanc hétérosexuel qui exerce réellement le pouvoir dans les domaines politique, économique et religieux, alors que la femme, elle, est trop souvent reléguée au second plan. C'est par sa nature à la fois viscérale

et psychologique que le cinéma d'horreur force un retour aux pulsions primaires, puis exploite la peur de l'autre. Une terreur qui est ainsi ramenée d'outre-tombe, pour certes terroriser, mais surtout inféoder de manière insidieuse le spectateur à une idéologie bien précise. Puisque le propre de la peur, s'il en est un, est bien celui de rendre l'homme malléable.

## *Harpies et compagnie*

Jamais aussi éprouvé qu'aujourd'hui, le plaisir de regarder, envie pulsionnelle de considérer l'autre comme simple objet de jouissance, s'illustre comme nulle part ailleurs au cinéma et plus particulièrement à celui de l'horreur, lequel soulève des interrogations d'autant plus pertinentes liées à l'image de la femme puisqu'il incarne en quelque sorte le paroxysme du phallocentrisme cinématographique. Traditionnellement assujetties à y exhiber leur corps, qu'il soit vivant ou inanimé, les femmes, ainsi dénaturées, ont vu au fil du temps leur apparence codifiée au profit d'une érotisation-spectacle. Ainsi martelée tel un leitmotiv, cette perversion servant à vendre des billets est devenue norme. Si bien que le spectateur est désormais conditionné à penser, ou plutôt, à dépenser la femme comme objet sexuel. De tout temps, le film d'horreur a ainsi véhiculé diverses figures archétypales féminines parfois salutaires, mais la plupart du temps funestes.

De sorte que la femme, dans le cinéma d'horreur, est habituellement dépeinte comme proie, mais aussi comme prédatrice, car le genre comporte son lot d'images monstrueuses : ce qui pourrait être appelé la monstruosité féminine. Une étrange propension à faire de la femme la plus vile des créatures remonte au déluge alors que les mythes anciens en furent le théâtre, bien avant l'avènement du septième art. Empreintes du passé, ces visions de femmes monstrueuses perdurent tels d'embarrassants souvenirs. Par exemple, l'imaginaire de la mythologie classique foisonne de monstres féminins. Pensons seulement aux sirènes, ces êtres mi-femmes mi-poissons qui appâtaient de leurs chants sublimes les marins pour ensuite les dévorer sans pitié. N'oublions pas non plus les Gorgones qui,